

Et Jésus ne pouvait pas se détacher de ces malheureux ! Le soir venu, avant de se dérober à ses ennemis et de se cacher dans quelque retraite solitaire, il leur donna un suprême avertissement. Il est Dieu, il est avec son Père le seul Dieu véritable. Croire en Dieu, c'est croire en lui, le voir c'est voir Dieu. *Qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé, et qui me voit, voit Celui qui m'a envoyé.* Comme le soleil envoie son éclat, ainsi est-il venu en ce monde pour illuminer le monde : *Je suis venu en ce monde étant la Lumière afin que celui qui croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres* ¹.

Mais est-ce en vain que le Fils de Dieu est venu sur la terre ? En vain qu'il y a enseigné la vérité ? Le peut-on impunément repousser ? Impunément mépriser sa parole et n'en point tenir compte ? Qui le peut croire ? Les contempteurs de la parole divine sont punis, et c'est cette parole même qui deviendra leur inflexible Juge. *Si quelqu'un écoute ma parole sans se mettre en peine de l'accomplir ; je ne le juge pas car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a un juge qui le jugera au dernier jour* ². Quand l'incrédule paraît au tribunal de Dieu, il n'est besoin d'aucun autre acte d'accusation ; son crime est manifeste : il a méprisé Dieu ! Dieu est descendu du ciel pour l'instruire des éternelles vérités ; Dieu s'est assis à son foyer, Dieu a voulu faire son éducation divine : il a tout méprisé, tout rejeté. Voilà le crime qui ne se pardonnera pas. Oh ! sans doute si Jésus-Christ n'était

¹ Joan., XII, 41.

² Joan., XII, 47, 48.

qu'un docte Philosophe, un penseur de génie, un moraliste suréminent, l'on pourrait l'admirer sans le suivre, le lire sans mettre en pratique ses enseignements ; mais il est Dieu, Fils de Dieu consubstantiel au Père, sa doctrine est de Dieu, sa morale n'a pas d'autre source, ses préceptes tirent de la même origine leur invincible force. Mépriser les enseignements de Jésus-Christ c'est faire sacrilègement fi du Dieu qui envoie et du Fils de Dieu qui est envoyé : *Je n'ai point parlé de moi-même, mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit tout ce que j'avais à dire. Et je sais que son commandement est la vie éternelle. Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit* ¹.

LE LUNDI SAINT

I. — Le dimanche soir Jésus s'était avec ses disciples retiré à Béthanie ², demandant peut-être à Lazare et à ses sœurs l'hospitalité de la nuit, mais plus probablement donnant à la prière les heures que d'autres donnent au repos. Tant de fois déjà il avait passé les nuits en prière ! Tant de fois il avait mortifié dans le jeûne sa chair innocente !

Aussi, le lendemain matin quand il reprit la route de Jérusalem, ses Disciples le voyant affaibli et défait en conclurent que la faim l'exténuaient, et quand ils le virent s'approcher d'un figuier ils s'imaginèrent qu'il y cherchait quelque fruit pour s'en nourrir. C'est cette illusion que saint Matthieu et saint Marc rapportent dans leur

¹ Joan., XII, 49, 50.

² Matt., XXI, 17.

Évangile. *Quand, le lendemain, dès le point du jour, Jésus sortit de Béthanie avec ses disciples il eut faim, et ayant remarqué sur la route un figuier au luxuriant feuillage il s'en approcha pour voir s'il n'y trouverait pas quelque fruit. Mais ce n'était pas encore la saison des figes, aussi n'y trouva-t-il que des feuilles*¹.

Si nous devons croire que bien réelle était la faim qui, après tant de fatigues et de jeûnes, tourmentait le Sauveur, nous attribuons à sa marche vers le figuier une toute autre intention que celle de s'y sustenter. Sa vraie faim était le salut des âmes par les enseignements qu'il leur prodiguait. Or, un solennel enseignement lui restait à donner, grave et formidable, celui-là ! Jusqu'ici sa puissance ne s'est manifestée que dans le bienfait. Sans cesse il s'est montré Dieu dans les miracles qui rendaient aux malades la santé, aux infirmes l'intégrité de leurs membres, aux morts la plénitude de leur vie. Loin de nous rien apprendre de ses pouvoirs judiciaires, il nous répète qu'« il n'est pas venu pour juger le monde mais pour le sauver », et son amour est si véhément, sa tendresse pour les pécheurs si inépuisable, qu'il nous est comme impossible d'apercevoir autre chose en lui que la miséricorde et le pardon.

Or cette autre chose, il importait de la connaître, et c'était en Lui la puissance de punir quand la mesure de la miséricorde était épuisée. Si jamais nous n'aimons assez l'Amour incarné, nous devons le craindre aussi, car si rien n'est patient et bon comme l'amour, rien n'est autant que lui terrible quand, par un invincible endurcissement, on l'a exaspéré.

Marc., XI, 12, 13. Matt., XXI, 18, 19.

C'est donc son pouvoir judiciaire et vengeur dont il veut donner quelque preuve saisissante ; et, bon jusque dans sa justice, c'est sur un être inanimé qu'il nous fait voir le terrible effet de sa malédiction. Il agit de même autrefois quand voulant montrer la cruauté du démon il livra à sa férocité le troupeau de porcs au pays de Gérare. Il s'approche du figuier, jette sur son trompeur feuillage et sa stérile vigueur un regard courroucé : *Que nul, s'écrie-t-il, ne mange jamais de ton fruit ! Que jamais fruit ne naisse de toi !*

Le dernier mot n'était pas prononcé que l'arbre se desséchait jusque dans ses racines².

Il resta comme le monument de la puissance judiciaire de Jésus-Christ. Il était chargé de prédire au monde le sort qui attendait les peuples, les Sociétés, les individus, dont la persistante stérilité et les vices incurables tarissaient enfin la miséricorde et appelaient la malédiction.

Le premier peuple que son crime et son impénitence firent maudire fut le peuple Juif : il s'enorgueillissait de son histoire, de ses Ancêtres, de sa Loi, de son culte, de sa supériorité morale sur les autres peuples, comme l'arbre stérile de son luxuriant feuillage ; mais quand Dieu cherchait en lui des vertus véritables, des fruits savoureux, il n'y trouvait que des vices et l'insupportable orgueil qui transfigurait ces vices en vertus. Dieu fut patient jusqu'au bout, mais enfin le jour vint où la justice prit la place de la miséricorde et où la terrible sentence fut portée : « que jamais désormais aucun fruit ne naisse de toi ! »

Cette sentence a depuis frappé sur la route des siècles

¹ Matt., XXI, 19.

² Matt., XXI, 19.

bien des Sociétés prévaricatrices, et la cause en reste la même toujours. Toute nation vit pour le Christ et doit produire les fruits de l'Évangile. Devient-elle apostate? Renie-t-elle le Christ et se refuse-t-elle à la mission que Dieu lui confie? Dieu peut la supporter durant des siècles, mais la sentence qui tuera cette nation, pour tardive qu'elle puisse être, n'en sera pas moins prononcée.

Dans un cercle plus restreint, combien de figuiers desséchés nous apparaissent! Ces âmes qui ont longtemps fatigué Dieu par leur stérilité obstinée, nous les voyons arides et mortes. Plus aucune vertu, plus un acte de piété, plus une bonne œuvre, plus rien qui soit du ciel, rien qui s'élève au-dessus des sens. Malheureuses âmes! la sentence a retenti sur elles: « Que personne ne mange plus de ton fruit! Que jamais fruit ne naisse de toi! » C'est une sorte de damnation avant la mort.

II. — A peine Jésus fut-il entré dans le temple que les Pharisiens l'entourèrent pour lui poser une question où ils trouvèrent moyen d'entasser sottise, impiété, injustice. Sottise assurément de demander ses lettres de crédit à Celui qu'ils voyaient revêtu de la toute puissance divine, qui semait les miracles à profusion et les opérerait précisément comme preuve qu'il venait du ciel et qu'il était Dieu. A ce Dieu ils demandent au nom de qui et en la puissance de qui il agit, comme si Dieu ne réunissait pas en lui tous les pouvoirs! L'impie fait sans doute aussi le fond de leur insolente question. Ils avaient tant de fois insinué que Jésus empruntait au démon sa miraculeuse puissance, qu'ils lui demandaient aujourd'hui de le leur avouer. Autant que l'impie, l'injustice abonde sur leurs lèvres et dans leurs cœurs, puisque la

puissance en Jésus-Christ se mettait constamment au service de la misère et éclatait surtout en bienfaits.

A une question que la malice seule et la sottise inspiraient, le Sauveur ne devait aucune réponse. Cette réponse il ne l'avait jamais refusée aux âmes droites. A la Samaritaine, il se montre tel qu'il est: Dieu. A l'Aveugle né il découvre de même sa divine origine. A Marthe il rappelle qu'il est « la Résurrection et la vie ». A tous ceux qui le méritent, il se fait connaître; aux indignes seuls il se dérobe. Et comme ici la députation des Sannédrites cause le trouble et le scandale dans le peuple qu'il évangélise, le Sauveur humilie publiquement ces superbes. Après qu'ils lui eurent dit: « *De quel droit faites-vous toutes ces choses? qui vous a donné ce pouvoir?* » — *Je vous ferai aussi une question, leur répartit Jésus, si vous me répondez je vous dirai aussi de quel droit j'agis. Le baptême de Jean, d'où venait-il? Du ciel ou des hommes¹?* Les Pharisiens virent de suite dans quel lacet Jésus les prenait et comment, quelque réponse qu'ils fissent, ils tombaient, soit sous sa réprobation, soit sous celle du peuple. Jean avait ouvertement proclamé la Divinité du Christ et avait exalté sa suréminence au-dessus de toute grandeur humaine: si Jésus était de Dieu et que sa mission de baptiser vint du ciel on était inexcusable de n'avoir pas cru à sa parole. D'autre part, était-il possible de traiter Jean d'imposteur et de faux prophète devant tout un peuple qui le vénérât comme un saint? *Les Pharisiens pensaient en eux-mêmes: si nous répondons qu'il vient du ciel, il nous dira: pourquoi ne l'avez-vous pas cru? Si nous disons: il est des hommes, le*

¹ Luc., XX, 1-2. Marc. XI, 27, 28, 29, 30, Matt., XXI, 23, 24, 25.

peuple nous lapidera (car tous tenaient Jean comme un prophète) ¹. Au danger d'être lapidés ils préférèrent la confusion et se turent ; puis pressés par Jésus-Christ de répondre : *Nous n'en savons rien, dirent-ils* ², subissant ainsi devant la foule la honte d'ignorer, eux les Maîtres, les Docteurs, les chefs de la nation, une des questions les plus vitales de l'époque. Sans plus s'occuper d'eux, Jésus se tourna vers la foule et continua le cours de son enseignement, après leur avoir dit ces seules paroles : *Eh bien, moi non plus je ne vous dirai pas en quel pouvoir j'agis* ³.

III. — A la foule il proposa une nouvelle Parabole. *Que vous en semble? Un homme avait deux fils, et venant au premier il lui dit : « Mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne ». — « Je ne veux pas », répliqua celui-ci. Mais ensuite touché de repentir il y alla. Venant au second, le Père parla de même et ce second fils répondit : « J'y vais, Seigneur ». Et il n'y alla point* ⁴.

Lequel des deux a fait la volonté de son père?

Le peuple n'hésita point : *le premier, répondit-il* ⁵. Si le Sauveur les eût pris directement à partie, ils se fussent sans doute récriés avec colère. Mais c'est de leur propre bouche que sort la sentence qui les condamne. Dieu a deux fils, deux peuples, qu'il a également appelés à lui : la gentilité et le peuple Juif. Les nations idolâtres n'ont point feint une obéissance qu'elles répu-

¹ Matt., XXI, 23, 26. Luc., XX, 5, 6, 7. Marc., XI, 31, 32, 33.

² Matt., XXI, 25-26. Marc., XI, 31-32-33.

³ Marc., XI, 33. Matt., XXI, 27.

⁴ Matt., XXI, 28, 29, 30.

⁵ Matt., XXI, 31.

diaient, elles ont opposé à Dieu un refus brutal, elles ont dit : « Non ! » et se sont perdues dans les impiétés et les hontes de l'idolâtrie. Mais les voici qui se repentent, qui reviennent au vrai Dieu, qui écouteront Jésus-Christ et l'adoreront comme leur Dieu. Leur mouvement de conversion commence sur les rives du Jourdain quand Jean le Précurseur y prêche la pénitence et la foi en Jésus-Christ, ce mouvement s'accroîtra et l'heure vient où le monde païen se convertira tout entier au Christianisme.

Qu'en est-il d'autre part du peuple Juif, le second fils de Dieu, né au moment de la révolte du premier? Celui-là n'a cessé de promettre obéissance ; sans cesse il a les mots de Dieu, de vertu, de sainteté, à la bouche ; il se complait dans la Loi, il y met sa gloire, il s'y repose, et, sans en remplir aucun précepte, en les violant tous, il s'appelle le peuple saint, la nation bénie, le seul véritable adorateur de Dieu. Que faisait-il, quand les publicains et les pécheurs se convertissaient à la parole de Jean? Il demeurait orgueilleusement éloigné et déversait sur Jean un mépris à peine dissimulé. Les humbles se soumettaient, les Pharisiens et les Chefs du peuple se révoltaient et se retranchaient dans leur orgueilleuse impénitence. La conclusion de la Parabole, eux-mêmes l'ont tirée et Jésus achève leur condamnation : *Je vous le dis en vérité, les Publicains et les courtisanes vous précéderont dans le royaume de Dieu. Jean est venu à vous dans la voie de la justice et vous n'avez pas cru en lui. Mais les publicains et les courtisanes y ont cru* ¹. Ils devaient donner l'exemple, et eux-mêmes n'ont pas suivi l'exemple que leur don-

¹ Matt., XXI, 31, 32.

naient les pécheurs ! Ils étaient les Chefs et loin d'entraîner les autres, la conversion des autres ne put même pas les entraîner, *et ils ne se sont point convertis*¹.

Gardons-nous d'assister en simples curieux à ces enseignements du Temple et de croire qu'ils ne s'appliquent qu'aux Juifs qui les entendent. Prenons-en notre part. Quel est ce fils, en apparence si respectueux, si obéissant, qui ne dit pas même : « oui, Seigneur, j'irai, » mais bien : « je vais, » je cours, tant son obéissance paraît pleine et empressée ? Quel est-il ? De qui est-il l'image ? De nous peut-être, nous, dévoués à Dieu par état, servant Dieu sous la garde de vœux et de promesses, réputés gens de dévotion et de sainteté. Laïcs pieux, prêtres, religieux, religieuses, prenons garde que trop habitués à notre profession d'obéissance nous en conservons plutôt l'apparence que la réalité, que nous gardions pour nous nos volontés propres, nos défauts que nous ne corrigeons pas, notre inertie spirituelle que nous ne réveillons pas, ne donnant à Dieu que des promesses sans effet et à notre conscience que les seuls semblants de la vertu. Combien les pécheurs convertis plairont à Dieu et rentreront dans sa grâce, tandis que nous serons devenus une insupportable charge à son cœur ! Eux, après d'insolents refus d'obéir reviennent à Dieu de tout le généreux élan de leur âme : nous, lui disant sans cesse : « j'y vais », j'obéis, nous ne menons qu'une vie de nonchalance, d'égoïsme et de tiédeur !

IV. — L'insolence des Pharisiens força le Sauveur à leur dédier une autre parabole, où ce n'est plus leur simple insoumission, mais leurs instincts sanguinaires,

¹ Matt., XXI, 33.

le sang qui inonde leur histoire, et comme couronnement de leurs autres crimes, le décide qu'ils ont comploté et qu'ils sont à la veille de consommer qu'il leur fait apparaître. Rien n'est vaste et saisissant comme cette Parabole des vigneronniers homicides. Jésus y trace dans ses grandes lignes l'histoire du monde, depuis la formation du peuple Juif jusqu'à la fin des temps, depuis les inépuisables bontés de Dieu envers Israël, bontés toujours repoussées, jusqu'au dernier crime, le crime du Calvaire, qui comble la mesure, amène sur la Nation décide les plus épouvantables châtiments, et fait venir de toutes les parties du monde les peuples idolâtres entrés dans l'héritage de foi et de grâce dont les Juifs sont à jamais chassés. La Parabole va plus avant encore et montre, à travers tous les siècles, les ruines assurées qui attendent tout individu, toute famille, toute Société, qui rejette Jésus-Christ de son sein.

*Ecoutez, dit Jésus, une autre Parabole. Un père de famille planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour. Puis il la loua à des vigneronniers*¹. Rien ne manqua au peuple Juif et Dieu épuisa pour lui les délicatesses de sa sollicitude et les richesses de ses bienfaits. La vigne aux fruits savoureux, c'est la révélation, c'est la lumière de la vraie foi, c'est la grâce anticipée de Jésus-Christ, c'est l'admirable ensemble de tous les moyens de salut dont le peuple Juif est l'heureux dépositaire. Dieu étend sur ce peuple sa jalouse protection, nul n'y touche impunément, sa vigne est entourée « d'arbustes épineux » qui déchirent quiconque la voudrait dévaster. Un pressoir a été bâti pour éviter aux vigneronniers toute fatigue et leur faci-

¹ Matt., XXI, 33. Marc., XII, 1, 2. Luc., XX, 9.

litér le travail que le père de famille attend d'eux. D'ailleurs il leur laisse tout loisir : *Il s'en va et pour longtemps en une lointaine contrée*¹. Dieu nous laisse à nous-mêmes, à notre libre arbitre, et nous avons le temps de lui rapporter le prix convenu.

Comment, durant les longs siècles qui composent son histoire, le peuple Juif reconnut-il les bienfaits de Dieu ? Sa perversité et son instinct sanguinaire se montrent dès les premiers moments. *Lorsque vint la vendange, le Maître de la vigne envoya aux vigneronns l'un de ses serviteurs pour recueillir le fruit. L'ayant saisi, les vigneronns le frappèrent et le renvoyèrent sans lui rien donner. Il leur en envoya un autre qu'ils blessèrent et qu'ils couvrirent d'outrages et qu'ils renvoyèrent comme l'autre, sans lui rien donner. Un troisième, ils le jetèrent, hors de la vigne et le massacrèrent*². Chaque personnage, chaque Prophète que Dieu envoyait au peuple Juif était persécuté à outrance et le plus souvent mis à mort. Dieu ne se laissait pas dans ses miséricordes ni son peuple dans sa perversité. Et saint Etienne avant d'être martyrisé put leur reprocher les flots de sang qu'ils avaient versé : « quel des Prophètes n'ont pas persécuté vos pères ? Ils les massacraient parce qu'ils annonçaient la venue du Juste, de ce Juste que vous avez trahi vous-mêmes et que vous avez mis à mort. » Et saint Paul nous fait l'effrayante peinture des mauvais traitements que les Saints de l'ancienne Alliance subissaient dans leur propre patrie : « outrages, blessures, chaînes et emprisonnements ils avaient tout à supporter. On les lapidait, on les coupait

¹ Luc., XX, 9. Marc., XII, 1. Matt., XXI, 33.

² Matt., XXI, 33, 39. Marc., XII, 2, 3, 4, 5. Luc., XX, 10, 11, 12.

en morceaux, ils passaient par des épreuves de toutes sortes, ils périssaient sous le glaive. D'autres couverts de peaux de bêtes, mourants de faim, ne connurent qu'angoisses et afflictions... errant dans les solitudes, sur les montagnes, ou bien cachés dans les rochers et les cavernes de la terre »¹.

Cette lutte entre la bonté de Dieu et la cruauté juive dura des siècles et eut le plus extraordinaire des couronnements. Or, poursuit la Parabole, *le maître de la vigne avait encore un Fils unique qu'il chérissait. Que ferai-je dit-il ? Je leur enverrai mon fils bien-aimé. Peut-être qu'en le voyant ils le respecteront*². Le Sauveur ne pouvait pas formuler plus clairement l'ineffable dogme de l'Incarnation et du salut du monde par le sacrifice de l'Homme-Dieu. Mais l'orgueil, les idées préconçues, le parti pris de ne pas croire, continuèrent à former devant leurs yeux un épais brouillard, de telle sorte qu'en crucifiant Jésus ils ne le reconnurent point. « Peut-être... » dit Dieu, non pas certes qu'il y ait en Dieu ignorance ou indécision, mais par ce mot Jésus veut nous faire apparaître la part toujours prépondérante laissée au libre arbitre. « Peut-être, le respecteront-ils » pour signifier que, s'ils le veulent, il est en leur pouvoir de le reconnaître comme Fils de Dieu et de reculer d'horreur devant le déicide.

Ils ne reculèrent pas, les malheureux ! Et quand, selon le mot de la Parabole, *le maître de la vigne leur envoya, après tous les autres, son propre fils*, ils ne le reçurent que pour le mettre à mort. Le raisonnement qu'ils se font met à nu leur orgueil et leur sacrilège

¹ B. Paul., Hæbr.

² Marc., XII, 6, 7. Luc., XX, 13. Matt., XXI, 37,

ambition. Ils haïrent, persécutèrent et crucifièrent le Christ, parce que la gloire qui auréolait le Christ irritait leur orgueil et que sa domination supplantait leur règne. *Les vigneron en voyant le fils se dirent l'un à l'autre : c'est l'héritier, venez, tuons-le et l'héritage sera à nous. Et l'ayant pris, ils le traînèrent hors de la vigne, et là, ils le tuèrent*¹. Jésus prédisait sa mort jusque dans les détails ; car ce n'est pas dans l'enceinte de Jérusalem qu'il devait être crucifié, mais hors des murs. Il prédisait surtout le raisonnement impie que tant de fois, durant le cours des siècles, les Pouvoirs publics, les empereurs et les rois devaient se tenir en eux-mêmes : « Tuons l'héritier, et l'héritage est à nous » ! Ils n'ont rien tant ambitionné que le règne sur les âmes, la suprématie spirituelle, et comme ils l'ont vue aux mains de Jésus-Christ et de son Eglise, ils ont essayé de tuer l'Eglise, de ruiner le règne de Jésus-Christ, afin de devenir ses héritiers. Mais pour eux comme pour les vigneron de la Parabole, les représailles de Dieu n'ont pas tardé.

*Lorsque viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneron ?*²

La réponse s'imposait, elle était sur toutes les lèvres, et les Pharisiens, prenant les devants sur la foule, répondirent sans hésiter : « *Il perdra sans pitié ces mécréants et il louera sa vigne à d'autres qui lui rendront les fruits aux temps marqués* »³.

Mais au regard que Jésus fixait sur eux ils comprirent incontinent le vrai sens de la Parabole et comment elle

¹ Matt. XXI, 38, 39. Marc., XII, 7, 8. Luc., XX, 14, 15.

² Luc., XX, 14, 15. Matt. XXI, 40. Marc., XII, 9.

³ Matt., XXI, 41. Marc., XII, 9.

était l'annonce de leur châtement : Non ! non ! *A Dieu ne plaise, s'écrièrent-ils*¹ !

Mais Jésus ne les quittait pas des yeux et reprit², en leur apportant le témoignage de leur Ecriture : *N'avez-vous jamais lu dans les Ecritures : la pierre rejetée par les maçons est devenue la pierre de l'angle. Et c'est l'œuvre du Seigneur, œuvre merveilleuse à nos yeux*³ ? Celui que les Juifs rejetèrent comme le rebut du monde, couvrirent d'insultes, poussèrent jusqu'au gibet de la Croix, c'est Lui qui ressuscité, triomphant, invincible, soutient seul et pour tous les siècles le divin édifice du Christianisme, dont les Juifs sont chassés et où sont appelés tous les peuples de la terre. *Je vous le déclare : le royaume de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits*⁴.

Nul ne touche impunément à Jésus-Christ et à son Eglise. Il y a mesure dans le châtement, mais il y a châtement toujours : *Quiconque se heurtera à cette Pierre s'y brisera ; et celui sur lequel elle tombera sera broyé*⁵. Il est facile de voir les deux degrés du châtement des contempteurs du Christ-Jésus. Si par un premier crime ils l'outragent dans sa Personne, dans sa doctrine, dans son Eglise, dans ses choses saintes, ils sont meurtris sans doute, mais non sans espoir de guérison ; le péché irrémissible dont le Sauveur parlait dans un autre endroit n'est pas encore commis, et la mesure de la miséricorde n'est pas épuisée. Même après leur déicide et durant trente années encore, Dieu appela

¹ Luc., XX, 16.

² Luc., XX, 17.

³ Matt., XXI, 42. Marc., XII, 10. Luc., XX, 17.

⁴ Matt., XXI, 43.

⁵ Matt., XXI, 42, 43, 44.